

Cet article a été rédigé dans le cadre d'une visite guidée du patrimoine de la commune de Souvignargues (Fr-30, Gard). Cette visite a été supervisée par Valérie Lafage et conduite par Vanessa Roman, Lyson Chaulet, Fabien Menabe et Louis Cagin en novembre 2024. Sont transcrites ici les seules stations du parcours concernant la pierre sèche (les 4, 5 et 7 de l'itinéraire) étudiées et commentées par L. Cagin.

Référence du document :

L. Cagin, Visite guidée du patrimoine de la commune de Souvignargues (Fr-30, Gard), cote PS0215 _ t3112, Taulignan, Association Une pierre sur l'autre, Novembre 2024.

Station 4 / La Capitelle



Fig. 1 : la capitelle vue face Sud (copyright : L. Juif, D. Chiaramonti)

On ne peut parler de bâtis vernaculaires sans faire de géologie. Ceci pour des raisons historiques.

Avant la mécanisation et le début de l'époque contemporaine, rares étaient les bâtis faisant appel à des approvisionnements en matériaux extérieurs au terroir. Leur achat, et surtout leur transport, demandaient un investissement souvent disproportionné. Le terme vernaculaire décrit justement cela, il tire son étymologie du latin *vernaculum* qui désignait tout ce qui était obtenu chez soi, par opposition à ce que l'on se procurait et achetait à l'extérieur.

Les approvisionnements étaient réservés aux espaces urbains ou aux personnes ayant des moyens importants. C'est d'ailleurs l'une des principales différences entre villes et campagnes en termes de patrimoines. La plupart des bâtiments ruraux étaient construits à partir des seules ressources locales, ce qui a d'ailleurs donné leurs caractères si particuliers à chacun de nos paysages, et territoires. Le terrain géologique et sa biosphère fournissait alors la quasi-totalité des matériaux de construction, avec ou sans transformation, pierres, bois, granulats, liant, terres cuites etc. On ne peut les comprendre et en faire l'historique sans prendre ces données en compte.

Nous pouvons l'observer ici pour notre cabane qui n'échappe pas à cette règle et dont la localisation est indiquée en figure 2.

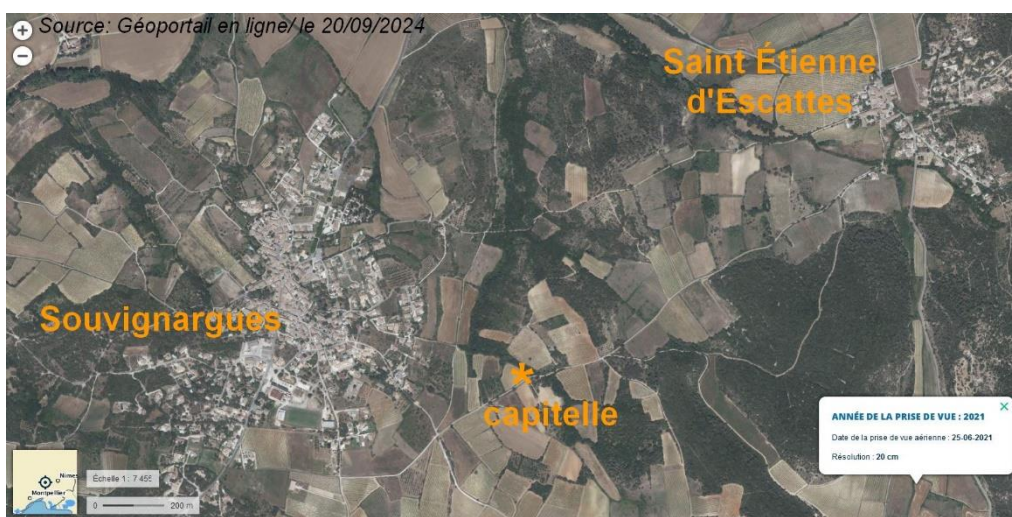


Fig. 2 : localisation de la capitelle sur la vue aérienne (copyright : IGN)

La coupe de la chaussée du chemin nous permet de voir les affleurements du substrat rocheux, composé d'alternance de dépôts de granulats et de roches plus compactes. La roche sur laquelle notre cabane est basée est exactement la même que celle qui la constitue.

Nous sommes sur un terrain de l'Oligocène¹, dans nos régions, proches de la faille du Rhône, le paysage est alors composé de lagunes et de lacs se succédant en de nombreux petits bassins fermés (fig. 3). Les pentes sont soumises à l'érosion et génèrent des alluvions déposées au fond de ces bassins. C'est un processus favorable à la fossilisation des flores et des faunes qui traduisent un climat à alternances chaudes et plus fraîches, humides et sèches. Ce sont ces alluvions qui constituent les roches que l'on voit.

¹ Constitués il y a environ - 33 millions d'années.

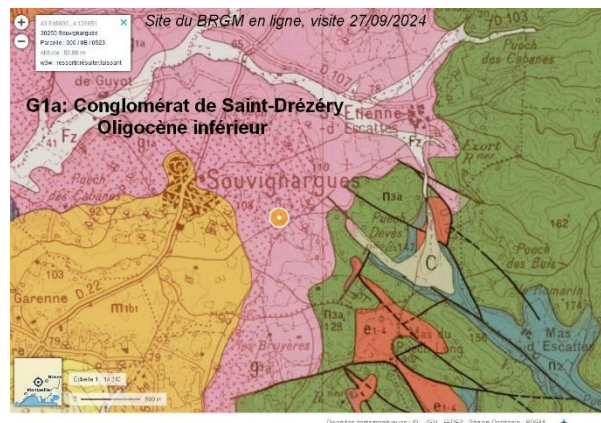
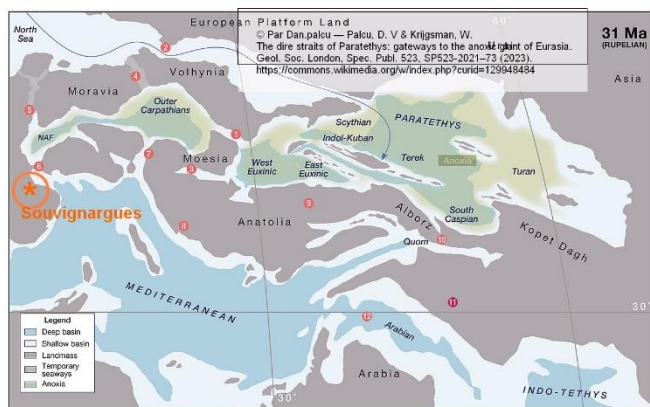


Fig 3 à gauche :

Carte de la région lors de l'Oligocène (copyright : Palcu, D. V & Krijgsman, W. The dire straits of Paratethys: gateways to the anoxic giant of Eurasia)

Fig 4 à droite : carte géologique de la zone (copyright : BRGM)

1835



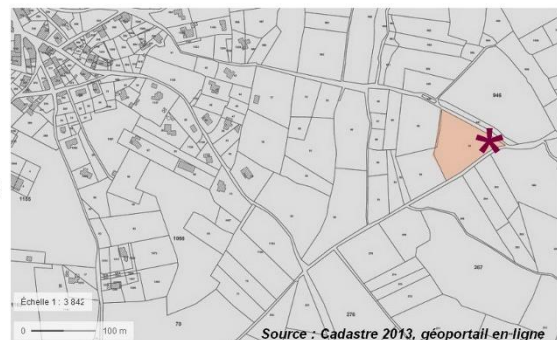
Source : Cadastre 1835, Archives départementales du Gard
cote : FRAD030_3PFI_326_004

1935



Source : Cadastre 1935, Archives départementales du Gard
cote : FRAD030_1053W_040_035_B1

2013



Source : Cadastre 2013, géoportail en ligne

Cette formation locale est nommée par les géologues « Conglomerat de Saint-Drézéry »². C'est une formation détritique, c'est-à-dire qu'elle est composée d'un ensemble de résidus hétéroclites. On la voit ici composée d'un regroupement désordonné de grès (sable) et de poudingues avec galets de calcaire crétacé (entre -70 et -150 millions d'années) de taille très variable (2 à 40 cm)³. Sur la carte en fig. 4, la zone est indiquée en rose.

Le positionnement de la cabane est intéressant car elle se situe au croisement de trois natures d'espace différents, un fossé d'écoulement, une falaise exploitée en carrière pour ses granulats et la zone cultivée de la parcelle sur laquelle elle est dressée.

Elle est construite au sein d'un parcellaire qui a très peu évolué depuis le plan cadastral de 1838. Attention, aucun des cadastres ne référencent sa présence. Si nous avons indiqué la cabane sur les trois plans en figure 5, c'est pour marquer son emplacement, il est fort probable que celle-ci n'existait pas en 1835. En tout cas, si elle existait, ce n'était certainement pas telle que bâtie aujourd'hui.

Fig5 : localisation de la capitelle sur les plans cadastraux successifs de 1835 à aujourd'hui

² Saint-Drézéry est une commune de l'Hérault, située au nord-est de Montpellier à la limite entre les départements du Gard et de l'Hérault. Le conglomerat de Saint-Drézéry est constitué de marnes gravello-caillouteuses.

³ Berger, G. M., Sauvel, C., *Notice de la carte géologique au 1/50.000è*, Sommières, Paris, BRGM Bureau des recherches géologiques et minières, ND, p. 7-8.

La cabane qui est face à nous appartient à la famille Salom. Elle est encore en très bon état en dehors d'un léger désordre d'affaissement à l'angle qui est loin de la mettre en état de danger. On peut voir une restauration récente de sa frange sommitale.

Elle est construite d'une façon très soignée, avec des parements très ostentatoires d'un « bien faire » marquant une spécialisation technique si ce n'est déjà une professionnalisation. Ses pierres, de linteau et des chaînes d'angle, sont systématiquement dressées six faces. Autant d'indices qui font penser à une construction de la période fin XIXe début XXe, à un moment où l'industrie d'extraction de la pierre se développe dans la région pour alimenter les constructions des villes en pleine expansion.

Cette cabane fait partie de l'action de recensement du patrimoine bâti en pierre sèche de la commune de Souvignargues impulsée par la Communauté de Communes du Pays de Sommières. Elle a déjà été étudiée par Laurent Juif et Dominique Chiaramonti pour la Mission Patrimoine de la mairie de Souvignargues. Elle est cotée *SM_Souv_001*, sa description suit une méthodologie de description cadrée par un thésaurus et un descriptif type mis en place par l'association Une pierre sur l'autre⁴ (fig. 6).

Traditionnellement pour l'usage agricole, ces cabanes se situent assez loin de l'habitat. Ce sont des abris relais qui permettent de stocker temporairement des récoltes ou des outils, de se mettre à l'abri des intempéries, et, si les travaux des champs le nécessitent, d'économiser les temps de parcours en restant dormir sur place. Mais elles ne sont pas l'apanage des agriculteurs, elles peuvent servir à d'autres activités de parcours et peuvent être pastorales, forestières, liées à des

activités de petite industrie telles les carrières ou les mines, la production de charbon de bois, la liste est longue.



Fig. 6 : première page de la fiche de recensement copyright : D. Chiaramonti, L. Juif]

Sur ce point il est intéressant d'analyser les réponses de la Mairie au questionnaire de 1838⁵. Il n'est fait état, en termes d'activités industrielles, qu'à trois fabriques d'eau de vie. Il n'est indiqué aucune carrière d'extraction de pierres à bâtir, ni fabrique de chaux ou terre cuite. Il semble bien que l'activité d'extraction de pierres dont l'on retrouve aujourd'hui de nombreuses traces sur la commune ait été ultérieure à la mi-XIXe, liée à la fourniture de matériaux de construction pour l'expansion urbaine et au développement des voies ferrées pour transporter ces matériaux à moindre coût.

⁴ <http://unepierresurlautre.org>

⁵ Archives départementales du Gard, cote : FRAD030_6M651_059_ en 1838 questionnaire de statistique générale sur les communes du Gard.

La capelle devant laquelle nous nous trouvons pourrait être associée à cette dernière période ainsi qu'à l'activité d'extraction de granulats permise par le terrain géologique. Ce qui pourrait expliquer le travail de la pierre et son rendu si soigné. Un rendu qui ne correspond pas à des cabanes plus rurales et liées à la seule nécessité. Pourrait-elle alors avoir été bâtie pour les besoins de cette activité d'extraction ?

Une fois la mémoire orale perdue, le problème de ces bâtis ruraux réside dans l'absence de sources à leur propos. Les seules analyses possibles sont alors d'ordre archéologique et restent à l'état de propositions plus ou moins étayées. Le temps imparti à notre enquête ne nous a pas permis de rechercher plus avant sur ces voies.

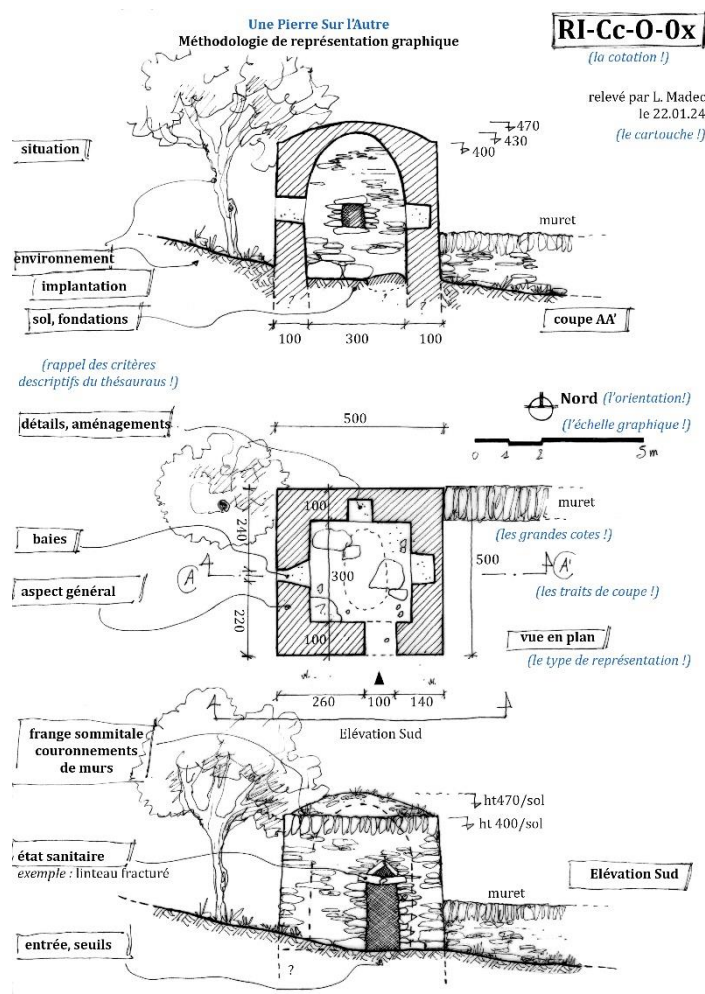
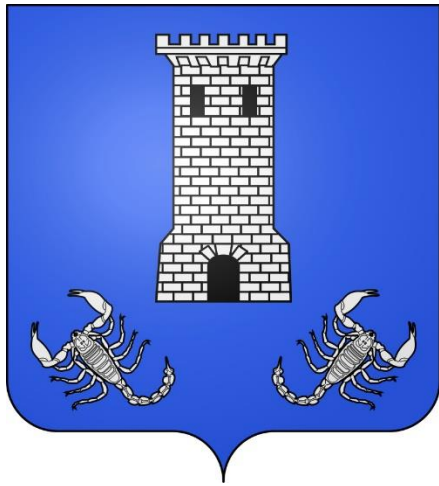


Fig. 8 : croquis d'analyse technique d'une capelle
copyright : L. Cagin, L. Madec]



Station 5 / Le scorpion de Souvignargues

Fig. 9 : le blason de Souvignargues (source : <https://www.mairie-souvignargues.fr/>)

L'une des qualités des ouvrages en pierre sèche est d'être constitués de nombreux espaces laissés vides entre les pierres. Ces espaces caverneux, associés à l'origine locale des matériaux, permettent d'assurer une continuité écologique et offrent un refuge aux espèces endémiques malgré les actions humaines de réaménagements.

Dans ces murs habite notamment le scorpion dit *de Souvignargues*, celui qui figure sur le blason du village (Fig.

9). La commune est, à travers lui, modestement associée à l'aventure encyclopédique, dont les premières sources remontent au milieu du XVI^e siècle et qui raconte, en filigrane, l'évolution et la grande Histoire des Sciences naturelles et dans une moindre mesure de la Médecine.

Il semble que cet arachnide pullulait sur le territoire de la commune. Il s'agit de la plus grande espèce de scorpion de France. Xérophile, il apprécie la garrigue très ensoleillée, se réfugiant en journée sous les pierres bien exposées au soleil sur des terrains de préférence en pente. Il se fait souvent un petit terrier de quelques centimètres sous la pierre et en sort pour chasser la nuit. C'est le seul dont la piqure doit être surveillée parmi les 6 espèces de scorpions de France métropolitaine dont le venin a été étudié. Il n'est cependant pas mortel. Il se reproduit en juillet à l'issue d'une parade nuptiale maintenant bien connue « la danse à deux ». Il est exceptionnel que le mâle soit dévoré après l'accouplement contrairement à l'idée admise. Le développement post-embryonnaire, qui dure dans la nature environ deux ans avec une diapause hivernale, passe par 6 mues (fig. 10 & 11)

Fig. 10 : *Buthus occitanus* femelle (copyright : Anne Bounias-Delacour)



Fig. 11 : *Buthus occitanus* femelle et ses petits (copyright : Anne Bounias-Delacour)

C'est Félix Platter, venu de Bâle pour étudier la médecine à Montpellier entre 1552 et 1559, qui nous apprend qu'il profite des passages par Souvignargues, dans le cadre de son activité de médecin à Uzès, pour se fournir en scorpions blancs⁶. Il ne précise pas si c'est pour enrichir sa collection naturaliste, qui sera l'une des plus riches de l'époque en Europe, ou simplement pour confectionner ses remèdes, au même titre qu'il le fait avec les plantes qu'il herborise. Le fait qu'il se réapprovisionne à chaque passage laisse penser que les deux options sont à cocher.

Au XVII^e siècle, la monarchie fonde le Jardin royal des plantes médicinales doublé tout début XVIII^e du Cabinet d'Histoire naturelle. Buffon chapeaute les deux institutions pendant presque 50 ans, en parallèle de son programme éditorial, l'Histoire naturelle en 36 volumes. Les sciences naturelles et les champs de recherche qui s'ouvrent autour du vivant s'institutionnalisent.

Un siècle et demi après Félix Platter, M. de Maupertuis⁷, dans son étude rédigée au début du XVIII^e siècle⁸, nous informe que le scorpion pullule sur le territoire de la commune et que ses habitants en font commerce auprès des apothicaires des villes voisines qui l'utilisent pour leurs remèdes. Deux sources qui nous confirment donc la notoriété de ce scorpion et l'existence de son commerce sur *a minima* deux siècles. Maupertuis va étudier ce scorpion selon les standards de l'académie de l'époque, et, pour cela, il va se faire approvisionner depuis Souvignargues jusqu'à Paris. Il sera le premier à faire la description complète de l'animal qu'il nomme le scorpion de Souvignargues.

Paradoxalement, cette description va permettre de comparer les populations et de comprendre que ce scorpion n'est pas l'apanage de la commune de Souvignargues. Il est en fait présent sur tout le pourtour méditerranéen depuis le Rhône jusqu'à la Catalogne. C'est certainement l'une des premières atteintes au monopole commercial de Souvignargues, la deuxième relevant, plus tard, de l'abandon des recherches sur le venin de ce scorpion dans le cadre médical.

La science évolue et la question des nomenclatures devient centrale pour bien définir les espèces. En 1789, c'est le médecin montpelliérain, Jean Joseph Amoreux qui lui donne le nom encore employé aujourd'hui selon la nomenclature binomiale sous le nom de *Scorpio occitanus*

(fig. : 12).



Fig. 12 : Planche descriptive du scorpio occitanus (source : Moquin-Tandon, Alfred, *Éléments de zoologie médicale, paris, 1860, p. 246*)

Après la Révolution, la République s'investit plus encore dans les recherches naturalistes, la Convention réunit les deux institutions royales en une seule entité, notre Museum national d'Histoire

⁶ Gaudin Léon, *Félix et Thomas Platter à Montpellier, 1552-1559, 1595-1599 : notes de voyage de deux étudiants bâlois publiées d'après les manuscrits originaux appartenant à la Bibliothèque de l'Université de Bâle*, Montpellier, édition C. Coulet, 1992, p. 339 et 380.

⁷ M.de Maupertuis (1698-1759) est une figure scientifique majeure, philosophe, mathématicien mais aussi naturaliste à ses heures. Il diffuse en France les théories de Newton et sera appelé par Frédéric II pour rénover et présider l'académie des sciences de Berlin.

⁸ Maupertuis, Pierre Louis Moreau, *Mémoires de l'académie des sciences*, Paris, 1731, p.223.

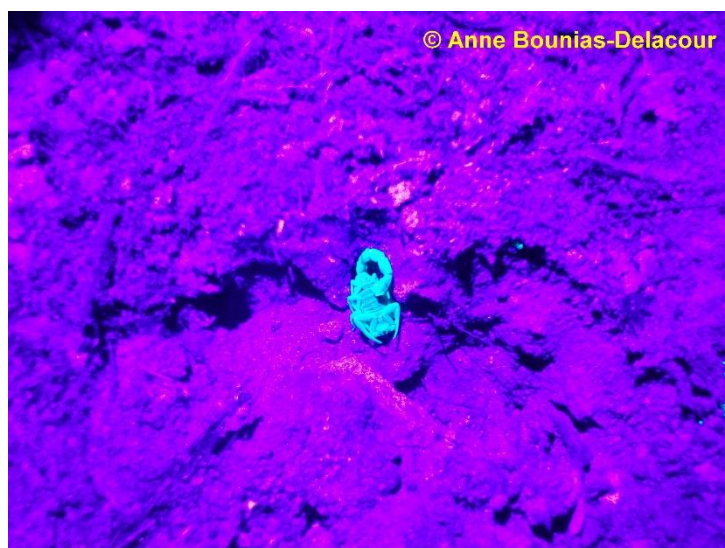
naturelle actuel. Lamarck en prend la direction. Il impose aux collections la nomenclature et l'ordre méthodique et systématique défendu par Linné, celui que rejetait justement Buffon.

En 1810, c'est encore un médecin, Ange Maccary, qui étudie sa biologie et son écologie sur le Mont Saint-Clair à Sète. En 1876, Tord Tamerlan Teodor Thorell, entomologiste suédois, le rattache au genre *Buthus* selon les travaux de William Elford Leach, zoologiste britannique qui sépare deux genres de scorpion, ceux à pinces étroites, *Buthus*, de ceux à pinces larges, *scorpio*. Notre scorpion est ainsi aujourd'hui nommé *Buthus occitanus*. Les recherches actuelles permettent de le localiser en Europe sur le pourtour méditerranéen, mais aussi en Afrique, du Maroc à l'Éthiopie, si l'on inclut ses dix sous-espèces répertoriées aujourd'hui.

Mais revenons à Souvignargues où la mémoire du commerce de ce scorpion est localement encore vivante. Lui attribuant même une source de richesse peut être exagérée et enjolivée par le temps, puisque les villageoises auraient eu les moyens de s'acheter des manteaux de fourrure grâce aux revenus générés.

À Souvignargues, on le nomme encore scorpion blanc, ou jaune.

D'après l'une des spécialistes contemporaines des scorpions, Anne Bounias-Delacour, il est probable que ce nom vienne du fait qu'on le recherchait la nuit à la bougie où il paraît alors blanc. Elle les cherche aujourd'hui à la lampe UV, ils ressortent alors vert fluo. Elle se sert de ce stratagème pour intéresser les jeunes publics à la microfaune (fig. 13), « c'est magique pour eux ! » nous dit-elle. Ses recherches se tournent vers la biodiversité et le scorpion n'y est aujourd'hui pas seulement étudié pour lui-même mais dans son contexte tant géologique que biologique, au sein de son habitat et de la chaîne alimentaire dans laquelle il s'inscrit.



Un inventaire des arthropodes habitant les murs en pierre sèche est réalisé en collaboration entre l'association Une pierre sur l'autre et le bureau d'étude Fils et soies⁹. Les murailleurs les récoltent lors de chantiers de restauration et les spécimens sont envoyés à Anne, qui se charge du volet identification et nourrit ainsi les bases du Muséum national d'Histoire naturelle (la boucle est bouclée).

Fig. 13 : *Buthus occitanus* sous la lampe à UV (copyright : Anne Bounias-Delacour)

⁹Bureau d'étude *Fils et soies* : <https://www.filsetsoies.com/fils-et-soies>. Association *Une pierre sur l'autre* : <http://unepierresurlautre.org>.

Station 7 / les clapas

Profitions de cette station pour donner une petite définition technique de la pierre sèche. L'expression est composée de deux mots : un nom, « la pierre » et un adjectif, « sèche¹⁰ », qui résument très bien cette technique.

Le concept de pierre est plus clair en langue occitane qui la nomme *clap*. Un vocable qui se décline dans les mots *clapas* et *clapassaire*, celui qui les construit. *Clap* ne désigne pas la pierre en tant que telle mais le fait qu'elle est un éclat de roche, un éclat transportable et utilisable par l'humain. De la même façon, en français, la pierre désigne le matériau, décrit une granulométrie de blocs manu transportables, extraits de la roche, qui servent à bâtir.

L'adjectif « sèche », décrit pour sa part la mise en œuvre de ce matériau pierre. Une mise en œuvre qui ne nécessite pas d'eau puisqu'elle ne fait pas intervenir l'utilisation de liant pour les faire tenir entre elles. Mais alors comment tiennent ces pierres si rien ne les maintient ensemble ?

En fait, la structure est obtenue par une savante mise en équilibre des pierres dans le cadre de la gravité terrestre. Chacune est placée selon quatre règles de pose ; l'assise qui place chaque pierre dans son équilibre ; le blocage qui l'empêche de bouger dans l'espace ; le croisement qui répartit les charges sur l'ensemble de l'ouvrage ; et, pour finir, le secret du murailleur, le pendage qui génère le fruit et reporte les forces de gravité vers l'intérieur de l'ouvrage¹¹ (fig. 14).

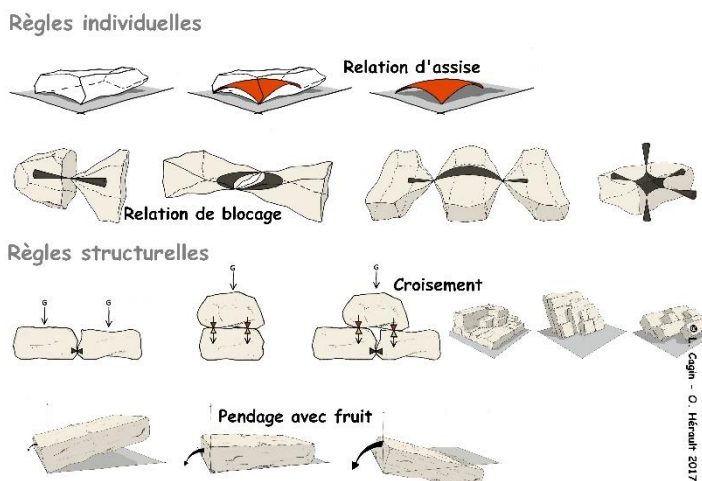


Fig. 14 : les quatre règles de pose_ copyright : L. Cagin, O. Hérault]

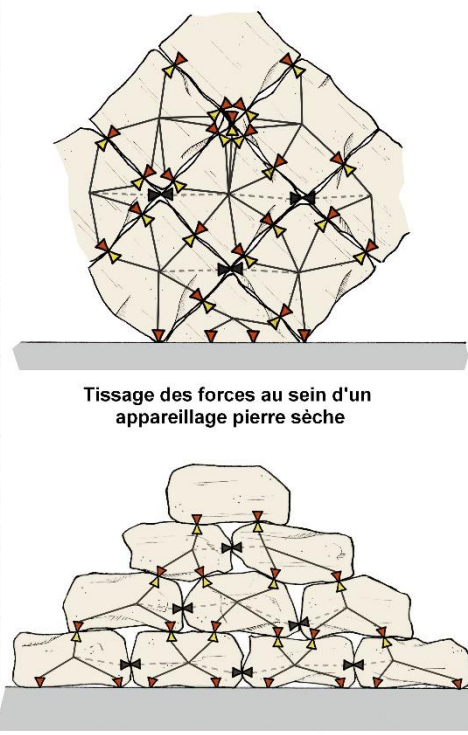
Cette pose a pour résultat d'installer un pur appareillage, dont la tenue est assurée par le tissage du fil des forces de la gravité par la trame des contacts savamment installés entre les pierres¹². L'ouvrage ainsi construit a, en même temps, la force de tenir comme un mur, mais aussi, comme le tissu, la capacité de se déformer et de travailler sans s'effondrer sous la contrainte. C'est à ce titre qu'il est particulièrement adapté aux aménagements paysagers, soumis aux poussées et aux mouvements des sols ainsi qu'à la présence des végétaux et de leurs racines.

Nous sommes ici devant un *clapas* monumental. *Clapas* est le nom local, on dit *clapié* de l'autre côté du Rhône, et pierrier en français.

¹⁰ L'utilisation de l'adjectif « sèche » est relativement contemporaine, jusqu'au XIX^e siècle c'est « essuyte » qui était utilisé.

¹¹ Cagin, Louis, *Construire en pierre sèche*, Paris, éditions Eyrolles, 2008.

¹² Cagin, Louis (dir.), *Pierre sèche ; Théorie et pratique d'un système de construction traditionnel*, Paris, éditions Eyrolles, 2017, chap. 5 & 6.



© L. Cagin / O. Hérault

Le *clapas*, ainsi que les espaces de culture que vous voyez, sont le résultat de la seule réorganisation des matériaux micro-locaux. Comme nous l'avons vu avec la cabane nous restons ici dans le domaine du vernaculaire puisque rien de ce qui constitue le paysage que nous avons sous les yeux n'a été amené d'ailleurs. Le processus est ici encore plus radical et l'on parle d'autochtonie pour renvoyer au mythe grec des Athéniens, qui les donne comme nés du sol même. Les « approvisionnements » se cantonnent cette fois-ci au niveau des parcelles elles-mêmes car c'est la création du sol de culture qui a pour conséquence la mise en place des structures en pierre sèche.

Un *clapas*, surtout de cette taille, est le résultat d'un épierrement têtus sur une durée multigénérationnelle. Il est possible que les premières pierres déposées l'aient été au Moyen-Âge¹³, et que les dernières aient été déposées hier, après un entretien des oliviers voisins. Celui-ci n'est plus entretenu, initialement il était parementé, ceci afin de ne pas empiéter sur l'espace de culture.

Fig. 15 : exercice des forces dans les structures appareillées (copyright : L. Cagin, O. Hérault)

Mais, pourquoi y-a-t-il un *clapas* ici alors que nous n'en avons croisé aucun autre sur notre route depuis Souvignargues ?

La réponse est ici encore à chercher dans le terrain géologique : nous arrivons sur des terrains du crétacé, de l'Hauterivien plus précisément (-130 millions d'années environ), composés de bancs de calcaires gris résistants et compacts dans lesquels on trouve proportionnellement très peu de matières aptes à générer du sol de culture ; ce qui entraîne la nécessité d'enlever un gros volume de pierres pour générer un sol peu profond, d'où la présence de cet amas monumental en *clapas*. Ce sont d'ailleurs ces mêmes terrains, alors émergés et soumis à l'érosion lors de l'oligocène il y a 33 millions d'années, que l'on a retrouvés sous forme de galets conglomérés en sédiments et qui composent les pierres de la cabane.

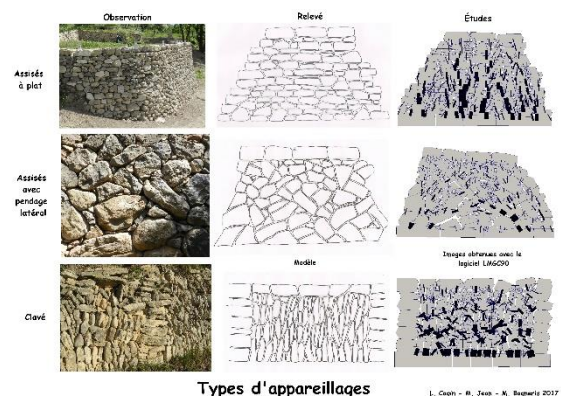


Fig. 16 : les trois types d'appareillage (copyright : L. Cagin, O. Hérault, M. Jean, M. Bagneris)

¹³ L'hypothèse tient au fait que nous sommes proches du village et que l'espace est certainement, de fait, exploité depuis cette période. Cependant rien ne permet d'affirmer qu'il ait déjà été aménagé pour la culture, pas plus d'ailleurs que la monumentalité de l'ouvrage ne soit l'indice d'une origine plus ancienne. Seules des actions de fouilles permettraient de le déterminer.

Le long du chemin que nous parcourons, nous voyons au premier plan un mur de soutènement. À l'instar du *clapas* il s'agit aussi d'un ouvrage qui range les pierres mais il y a une différence fondamentale entre les deux, le soutènement a été créé d'une seule traite, il est datable. Celui-ci est particulier, il est en appareillage clavé, les murailleurs ont fait travailler les faces de joint plutôt que les faces d'assise par un voûtement généralisé, on parle de clavade (fig. 16).

Nous allons suivre ce mur jusqu'à Saint-Étienne d'Escattes. Notez que l'on retrouve les mêmes le long de tous les axes de communication qui partent du bourg : ce qui est un indice de commande publique et d'aménagement réalisé par des professionnels dans le cadre d'un programme d'amélioration des axes de communication du village. Reste à en retrouver les sources, du travail pour la commission patrimoine.

Bibliographie

Station 1 /

Station 4 & 7 / la capitelle & le clapas

Berger, G. M., Sauvel, C., *Notice de la carte géologique au 1/50.000è, Sommières*, Paris, BRGM, Bureau des recherches géologiques et minières, ND, p. 7-8. Cabane, p. 4-5 clapas.

Cagin, Louis, « Analyse technique de la construction en pierre sèche », *Pierre sèche ; Théorie et pratique d'un système de construction traditionnel*, Paris, éditions Eyrolles, 2017, p. 108 – 189.

Cagin, Louis, Nicolas, Laetitia, *Construire en pierre sèche*, Paris, éditions Eyrolles, 2022.

Cagin, Louis, « Le concept d'autochtonie, une notion fondamentale pour la compréhension du parcellaire historique des paysages lithiques », Actes du colloque *Les paysages ruraux : un objet d'étude et une source pour les sciences de l'homme et de la société*, Université Jean Monnet Saint-Étienne, 2024.

Cagin, Louis, « Le concept d'autochtonie ; une notion fondamentale pour étudier les parcellaires aménagés en pierre sèche », *revue Ædificare*, n°15, Paris, éditions Classiques Garnier, 2025

Chiaramonti, Dominique, *Visite guidée des capitelles*, Journées Européennes du Patrimoine 2024, inédit.

Collectif, « Recensement pierre sèche commune de Souvignargues », *Recensement des ouvrages en pierre sèche de la Communauté de Commune du Pays de Sommières*, action collective en cours, inédit [états des travaux en octobre 2024].

Flory, Marie-Laure, *Le paysage construit de pierre sèche du terroir de Souvignargues (Gard)*, mémoire de maîtrise de géographie, Université d'Avignon, 1992.

Lassure, Christian (texte), Repérant, Dominique (photos), *Cabane à Souvignargues (Gard)*, site internet du CERAV Centre de Recherches et d'Études en Architecture Vernaculaire http://www.pierreseche.com/cabane_souvignargues.htm, mise en ligne 26 septembre 2005. [visite le 15/02/2024].

Lassure, Christian (texte), Repérant, Dominique (photos), *Cabanes en pierre sèche de France*, Aix-en-Provence, éditions Édisud, 2004.

Lassure, Christian, *Les cabanes de Villevieille et de Souvignargues (Gard)*, site internet du CERAV Centre de Recherches et d'Études en Architecture Vernaculaire http://www.pierreseche.com/cabanes_de_villevieille.htm, complété le 19 novembre 2006 [visite le 15/02/2024].

Station 5 / le scorpion

Bounias-Delacour, Anne, site internet *Fils et soies*, <https://www.filsetsoies.com/fils-et-soies> [visite le 19/09/2024].

Collectif, « Espace internet associé à l'enquête nationale sur un animal prestigieux et discret : le Scorpion languedocien *Buthus occitanus* (Amoureux, 1789) », site internet de l'ONEM *Observatoire Naturaliste des Écosystèmes Méditerranéens*. <http://www.onem-france.org/scorpion/wakka.php?wiki=EtymologieDenomination> [visite le 20/09/2024].

Cuvier, Frédéric, *Dictionnaire des Sciences naturelles*, Strasbourg, Paris, Éditeur F. G. Levrault, 1773-1838 [visite en ligne le 02/11/2024 sur le site de la BNF-Gallica].

Devaux, Guy, « Un pharmacien malacologiste, César Récluz », in *Revue d'histoire de la pharmacie*, 106e année, N. 402, 2019. p. 183 - 200.
www.persee.fr/doc/pharm_0035_2349_2019_num_106_402_23837 [visite le 20/09/2024].

Emerit, Michel, « biologie des espèces ; les scorpions de France », in revue *Insectes*, n°98, 1995, p. 19 à 21.

Gaudin Léon, Félix et Thomas Platter à Montpellier, 1552-1559, 1595-1599 : notes de voyage de deux étudiants bâlois publiées d'après les manuscrits originaux appartenant à la Bibliothèque de l'Université de Bâle, Montpellier, édition C. Coulet, 1992, p. 339 et 380.

Maupertuis, Pierre Louis Moreau, *Mémoires de l'académie des sciences*, Paris, 1731, p. 223.

Moquin-Tandon, Alfred, *Éléments de zoologie médicale*, Paris, 1860, p. 246
[<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30974771s>, visite en ligne le 02/11/2024].

Docteur Paulet, « Le scorpion de Souvignargues », in *La chronique mondaine, littéraire et artistique*, hebdomadaire 41e année n° 28, Nîmes, samedi 4 Mars 1933, NP.

Vachon, Max, « Les Scorpions », in *La terre et la vie, Revue d'Histoire naturelle*, tome 5, n°1, 1951. p. 01-20 [www.persee.fr/doc/revec_0040-3865_1951_num_5_1_3236, visite le 02/11/2024].

Valmont de Bomare, Jacques-Christophe Brunet, *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle*. Tome 8, Paris, éditeur Brunet, 1775, p. 194.